



CHAPITRE XXXV.

La toilette d'Adrienne.

Environ une heure s'était passée depuis que madame Grivois avait vu ou avait cru voir mademoiselle Adrienne de Cardoville rentrer le matin dans le pavillon de l'hôtel de Saint-Dizier.

Pour faire non pas excuser, mais comprendre l'excentricité des tableaux suivants, il faut mettre en lumière quelques côtés saillants du caractère original de mademoiselle de Cardoville. Cette originalité consistait en une excessive indépendance d'esprit, jointe à une horreur naturelle de ce qui était laid et repoussant, et à un besoin insurmontable de s'entourer de tout ce qui était beau et attrayant. Le peintre le plus amoureux du coloris, le statuaire le plus épris de la forme, n'éprouvaient pas plus qu'Adrienne le noble enthousiasme que la vue de la beauté parfaite inspire toujours aux natures d'élite. Et ce n'était pas seulement le plaisir des yeux que cette jeune fille aimait à satisfaire : les modulations harmonieuses du

chant, la mélodie des instruments, la cadence de la poésie, lui causaient des plaisirs infinis, tandis qu'une voix aigre, un bruit discordant, lui faisaient éprouver la même impression pénible, presque douloureuse, qu'elle ressentait involontairement à la vue d'un objet hideux. Aimant aussi passionnément les fleurs, les senteurs suaves, elle jouissait des parfums comme elle jouissait de la musique, comme elle jouissait de la beauté plastique... Faut-il enfin avouer cette énormité? Adrienne était friande et appréciait mieux que personne la pulpe fraîche d'un beau fruit, la saveur délicate d'un faisan doré cuit à point, ou le bouquet odorant d'un vin généreux. Mais Adrienne jouissait de tout avec une réserve exquise; elle mettait sa religion à cultiver, à raffiner les sens que Dieu lui avait donnés; elle eût regardé comme une noire ingratitude d'éteindre ces dons divins par des excès, ou de les avilir par des choix indignes dont elle se trouvait d'ailleurs préservée par l'excessive et impérieuse délicatesse de son goût. Le BEAU et le LAID remplaçaient pour elle le BIEN et le MAL. Son culte pour la grâce, pour l'élégance, pour la beauté physique, l'avait conduite au culte de la beauté morale; car si l'expression d'une passion méchante et basse enlaidit les plus beaux visages, les plus laids sont ennoblis par l'expression des sentiments généreux. En un mot, Adrienne était la personnification la plus complète, la plus idéale de la SENSUALITÉ... non de cette sensualité vulgaire, ignare, inintelligente, *malapprise*, toujours faussée, corrompue par l'habitude ou par la nécessité de jouissances grossières et sans recherches, mais de cette sensualité exquise qui est aux sens ce que l'atticisme est à l'esprit. L'indépendance du caractère de cette jeune fille était extrême. Certaines sujétions humiliantes imposées à la femme par sa position sociale la révoltaient surtout; elle avait hardiment résolu de s'y soustraire. Du reste, il n'y avait rien de viril chez Adrienne; c'était la femme la plus *femme* qu'on puisse imaginer: femme par sa grâce, par ses caprices, par son charme, par son éblouissante et *féminine* beauté; femme par sa timidité comme par son audace; femme par sa haine du brutal despotisme de l'homme comme par le besoin de se dévouer follement, aveuglément pour celui qui pouvait mériter ce dévouement; femme aussi par son esprit piquant, un peu paradoxal; femme supérieure enfin par son dédain juste et railleur pour certains hommes très-haut placés ou très-adulés qu'elle avait parfois rencontrés dans le salon de sa tante, la princesse de Saint-Dizier, lorsqu'elle habitait avec elle.

Ces indispensables explications données, nous ferons assister le lecteur au lever d'Adrienne de Cardoville qui sortait du bain.

Il faudrait posséder le coloris éclatant de l'école vénitienne pour rendre cette scène charmante, qui semblait plutôt se passer au xvi^e siècle, dans quelque palais de Florence ou de Bologne, qu'à Paris, au fond du faubourg Saint-Germain, dans le mois de février 1852.

La chambre de toilette d'Adrienne était une sorte de petit temple qu'on aurait dit élevé au culte de la beauté... par reconnaissance envers Dieu qui prodigue tant de charmes à la femme, non pour qu'elle les néglige, non pour qu'elle les couvre de cendres, non pour qu'elle les meurtrisse par le contact d'un sordide et rude cilice, mais pour que dans sa fervente

gratitude elle les entoure de tout le prestige de la grâce, de toute la splendeur de la parure, afin de glorifier l'œuvre divine aux yeux de tous. Le jour arrivait dans cette pièce demi-circulaire par une de ces doubles fenêtres formant serre chaude, si heureusement importées d'Allemagne. Les murailles du pavillon, construites en pierres de taille fort épaisses, rendaient très-profonde la baie de la croisée qui se fermait au dehors par un châssis fait d'une seule vitre, et au dedans par une grande glace dépolie; dans l'intervalle de trois pieds environ laissé entre ces deux clôtures transparentes, on avait placé une caisse remplie de terre de bruyère, où étaient plantées des lianes grimpantes qui, dirigées autour de la glace dépolie, formaient une épaisse guirlande de feuilles et de fleurs. Une tenture de damas grenat, nuancé d'arabesques d'un ton plus clair, couvrait les murs; un épais tapis de pareille couleur s'étendait sur le plancher. Ce fond sombre, pour ainsi dire neutre, faisait merveilleusement valoir toutes les nuances des ajustements. Au-dessous de la fenêtre, exposée au midi, se trouvait la toilette d'Adrienne, véritable chef-d'œuvre d'orfèvrerie. Sur une large tablette de lapis-lazuli, on voyait épars des boîtes de vermeil au couvercle précieusement émaillé, des flacons de cristal de roche, et d'autres ustensiles de toilette en nacre, en écaille et en ivoire, incrustés d'ornements en or, d'un goût merveilleux; deux grandes figures d'argent modélées avec une pureté antique supportaient un miroir ovale à pivot, qui avait pour bordure, au lieu d'un cadre curieusement fouillé et ciselé, une fraîche guirlande de fleurs naturelles chaque jour renouvelée comme un bouquet de bal. Deux énormes vases du Japon, bleus, pourpre et or, de trois pieds de diamètre, placés sur le tapis de chaque côté de la toilette, et remplis de camélias, d'ibiscus et de gardénias en pleine floraison, formaient une sorte de buisson diapré des plus vives couleurs. Au fond de la chambre, faisant face à la croisée, on voyait, entourée d'une autre masse de fleurs, une réduction en marbre blanc du groupe enchanteur de Daphnis et Chloé, le plus chaste idéal de la grâce pudique et de la beauté juvénile... Deux lampes d'or, à parfums, brûlaient sur le socle de malachite qui supportait ces deux charmantes figures... Un grand coffre d'argent niellé, rehaussé de figurines de vermeil et de pierreries de couleur, supporté sur quatre pieds de bronze doré, servait de nécessaire de toilette; deux glaces-psychés, décorées de girandoles, quelques excellentes copies de Raphaël et du Titien, peintes par Adrienne, et représentant des portraits d'hommes ou de femmes d'une beauté parfaite; plusieurs consoles de jaspe oriental supportant des aiguères d'argent et de vermeil, couvertes d'ornements repoussés, et remplies d'eaux de senteur; un moelleux divan, quelques sièges et une table de bois doré, complétaient l'ameublement de cette chambre, imprégnée des parfums les plus suaves.

Adrienne, que l'on venait de retirer du bain, était assise devant sa toilette; ses trois femmes l'entouraient. Par un caprice, ou plutôt par une conséquence logique de son esprit amoureux de la beauté, de l'harmonie de toutes choses, Adrienne avait voulu que les jeunes filles qui la servaient fussent fort jolies et habillées avec une coquetterie, avec une originalité charmante. On a déjà vu Georgette, blonde piquante, dans son

costume agaçant de soubrette de Marivaux ; ses deux compagnes ne lui cédaient en rien pour la gentillesse et pour la grâce. L'une, nommée Florine, grande et svelte fille, à la tournure de Diane chasseresse, était pâle et brune ; ses épais cheveux noirs se tordaient en tresses derrière sa tête et s'y attachaient par une longue épingle d'or. Elle avait, comme les autres jeunes filles, les bras nus pour la facilité de son service, et portait une robe de ce *vert gai* si familier aux peintres vénitiens ; sa jupe était très-ample, et son corsage étroit s'échancrait carrément sur les plis d'une gorgerette de batiste blanche plissée à petits plis, et fermée par cinq boutons d'or. La troisième des femmes d'Adrienne avait une figure si fraîche, si ingénue, une taille si mignonne, si accomplie, que sa maîtresse la nommait *Hébé* ; sa robe d'un rose pâle et faite à la grecque découvrait son cou charmant et ses jolis bras jusqu'à l'épaule. La physionomie de ces jeunes filles était riante, heureuse ; on ne lisait pas sur leurs traits cette expression d'aigreur sournoise, d'obéissance envieuse, de familiarité choquante, ou de basse déférence, résultats ordinaires de la servitude. Dans les soins pressés qu'elles donnaient à Adrienne, il semblait y avoir autant d'affection que de respect et d'attrait ; elles paraissaient prendre un plaisir extrême à rendre leur maîtresse charmante. On eût dit que l'embellir et la parer était pour elles une *œuvre d'art*, remplie d'agrémens, dont elles s'occupaient avec joie, amour et orgueil.

Le soleil éclairait vivement la toilette placée en face de la fenêtre ; Adrienne était assise sur un siège à dossier peu élevé ; elle portait une longue robe de chambre d'étoffe de soie d'un bleu pâle, brochée d'un feuillage de même couleur, serrée à sa taille, aussi fine que celle d'une enfant de douze ans, par une cordelière flottante ; son cou, élégant et svelte comme un cou d'oiseau, était nu, ainsi que ses bras et ses épaules, d'une incomparable beauté ; malgré la vulgarité de cette comparaison, le plus pur ivoire donnerait seul l'idée de l'éblouissante blancheur de cette peau, satinée, polie, d'un tissu tellement frais et ferme, que quelques gouttes d'eau, restées ensuite du bain à la racine des cheveux d'Adrienne, roulaient dans la ligne serpentine de ses épaules, comme des perles de cristal sur du marbre blanc. Ce qui doublait encore chez elle l'éclat de cette carnation merveilleuse, particulière aux rousses, c'était le pourpre foncé de ses lèvres humides, le rose transparent de sa petite oreille, de ses narines dilatées et de ses ongles luisants comme s'ils eussent été vernis ; partout enfin où son sang pur, vif et chaud, pouvait colorer l'épiderme, il annonçait la santé, la vie et la jeunesse. Les yeux d'Adrienne, très-grands et d'un noir velouté, tantôt petillaient de malice et d'esprit, tantôt s'ouvraient languissans et voilés entre deux franges de longs cils frisés, d'un noir aussi foncé que celui de ses fins sourcils, très-nettement arqués... car, par un charmant caprice de la nature, elle avait des cils et des sourcils noirs avec des cheveux roux ; son front, petit comme celui des statues grecques, surmontait son visage d'un ovale parfait ; son nez, d'une courbe délicate, était légèrement aquilin ; l'émail de ses dents étincelait, et sa bouche vermeille, adorablement sensuelle, semblait appeler les doux baisers, les gais sourires et les délectations d'une friandise

délicate. On ne pouvait enfin voir un port de tête plus libre, plus fier, plus élégant, grâce à la grande distance qui séparait le cou et l'oreille de l'attache de ses larges épaules à fossettes.

Nous l'avons dit, Adrienne était rousse, mais rousse ainsi que le sont plusieurs des admirables portraits de femmes de Titien ou de Léonard de Vinci... C'est dire que l'or fluide n'offrait pas de reflets plus chatoyants, plus lumineux que sa masse de cheveux naturellement ondes, doux et fins comme de la soie, et si longs, si longs... qu'ils touchaient à terre lorsqu'elle était debout, et qu'elle pouvait s'en envelopper comme la Vénus aphrodite. A ce moment surtout ils étaient ravissants à voir. Georgette, les bras nus, debout derrière sa maîtresse, avait réuni à grand-peine dans une de ses petites mains blanches cette splendide chevelure dont le soleil doublait encore l'ardent éclat... Lorsque la jolie camériste plongea le peigne d'ivoire au milieu des flots ondoyants et dorés de cet énorme écheveau de soie, on eût dit que mille étincelles en jaillissaient; la lumière et le soleil jetaient des reflets non moins vermeils sur les grappes de nombreux et légers tire-bouchons qui, bien écartés du front, tombaient le long des joues d'Adrienne, et dans leur souplesse élastique caressaient la naissance de son sein de neige dont ils suivaient l'ondulation charmante.

Tandis que Georgette, debout, peignait les beaux cheveux de sa maîtresse, Hébé, un genou en terre, et ayant sur l'autre le pied mignon de mademoiselle de Cardoville, s'occupait de la chausser d'un tout petit soulier de satin noir, et croisait ses minces cothurnes sur un bas de soie à jour qui laissait deviner la blancheur rosée de la peau et accusait la cheville la plus fine, la plus déliée qu'on pût voir; Florine, un peu plus en arrière, présentait à sa maîtresse, dans une boîte de vermeil, une pâte parfumée dont Adrienne frotta légèrement ses éblouissantes mains aux doigts effilés qui semblaient teintes de carmin à leur extrémité... Enfin n'oublions pas Lutine qui, couchée sur les genoux de sa maîtresse, ouvrait ses grands yeux de toutes ses forces, et semblait suivre les diverses phases de la toilette d'Adrienne avec une sérieuse attention.

Un timbre argentin ayant résonné au dehors, Florine, à un signe de sa maîtresse, sortit et revint bientôt, portant une lettre sur un petit plateau de vermeil. Adrienne, pendant que ses femmes finissaient de la chausser, de la coiffer et de l'habiller, prit cette lettre, que lui écrivait le régisseur de la terre de Cardoville, et qui était ainsi conçue :

« Mademoiselle,

« Connaisant votre bon cœur et votre générosité, je me permets de
« m'adresser à vous en toute confiance. Pendant vingt ans, j'ai servi feu M. le
« comte-duc de Cardoville, votre père, avec zèle et probité; je crois pouvoir
« le dire... Le château est vendu, de sorte que moi et ma femme nous voici
« à la veille d'être renvoyés et de nous trouver sans aucune ressource; et,
« à notre âge, hélas! c'est bien dur, mademoiselle... »

« Pauvres gens... » dit Adrienne en s'interrompant de lire; « mon père, en effet, me vantait toujours leur dévouement et leur probité. » Elle continua :



Florine.

« Il nous resterait bien un moyen de conserver notre place ;... mais il s'agirait pour nous de faire une bassesse, et quoi qu'il puisse nous arriver, ni moi ni ma femme ne voulons d'un pain acheté à ce prix-là... »

« Bien, bien... toujours les mêmes... », dit Adrienne : « la dignité dans la pauvreté... c'est le parfum dans la fleur des prés. »

« Pour vous expliquer, mademoiselle, la chose indigne que l'on exige-rait de nous, je dois vous dire d'abord qu'il y a deux jours, M. Rodin est venu de Paris... »

« Ah ! M. Rodin, » dit mademoiselle de Cardoville en s'interrompant de nouveau, « le secrétaire de l'abbé d'Aigrigny?... je ne m'étonne plus s'il s'agit d'une perfidie ou de quelque ténébreuse intrigue. Voyons. »

« M. Rodin est venu de Paris pour nous annoncer que la terre était vendue, et qu'il était certain de nous conserver notre place, si nous l'aидions à donner pour confesseur à la nouvelle propriétaire un prêtre décrié, et si, pour mieux arriver à ce but, nous consentions à calomnier un autre desservant, excellent homme, très-respecté, très-aimé dans le pays ; ce n'est pas tout, je devais secrètement écrire à M. Rodin deux fois par semaine tout ce qui se passerait dans le château. Je dois avouer, mademoiselle, que ces honteuses propositions ont été autant que possible déguisées, dissimulées sous des prétextes assez spécieux ; mais malgré la forme plus ou moins adroite, le fond de la chose est toujours tel que j'ai eu l'honneur de vous le dire, mademoiselle... »

« Corruption... calomnie et délation ! » se dit Adrienne avec dégoût, « je ne puis songer à ces gens-là sans qu'involontairement s'éveillent en moi des idées de ténèbres, de venin et de vilains reptiles noirs... ce qui est en vérité d'un très-hideux aspect. Aussi j'aime mieux songer aux calmes et douces figures de ce pauvre Dupont et de sa femme. »

Adrienne continua :

« Vous pensez bien, mademoiselle, que nous n'avons pas hésité ; nous quitterons Cardoville où nous sommes depuis vingt ans ; mais nous le quitterons en honnêtes gens... Maintenant, mademoiselle, si parmi vos brillantes connaissances vous pouviez, vous qui êtes si bonne, nous trouver une place, en nous recommandant, peut-être, grâce à vous, mademoiselle, sortirions-nous d'un bien cruel embarras... »

« Certainement, ce ne sera pas en vain qu'ils se seront adressés à moi... Arracher de braves gens aux griffes de M. Rodin, c'est un devoir et un plaisir ; car c'est à la fois chose juste et dangereuse... et j'aime tant braver qui est puissant et qui opprime ! »

Adrienne reprit :

« Après vous avoir parlé de nous, mademoiselle, permettez-nous d'implorer votre protection pour d'autres, car il serait mal de ne songer qu'à soi ; deux bâtiments ont fait naufrage sur nos côtes il y a trois jours ; quelques passagers ont seulement pu être sauvés et conduits ici, où moi et ma femme leur avons donné tous les soins nécessaires ; plusieurs de ces passagers sont partis pour Paris, mais il en est resté un. Jusqu'à présent ses blessures l'ont empêché de quitter le château et l'y retiendront encore quelques jours... C'est un jeune prince indien, de vingt ans environ, et

« qui paraît aussi bon qu'il est beau, ce qui n'est pas peu dire, quoiqu'il ait le teint cuivré comme les gens de son pays, dit-on. »

« Un prince indien ! de vingt ans ! jeune, bon et beau ! » s'écria gaiement Adrienne, « c'est charmant et surtout très-peu vulgaire ; ce prince naufragé a déjà toute ma sympathie... Mais que puis-je pour cet Adonis des bords du Gange qui vient échouer sur les côtes de Picardie ? »

Les trois femmes d'Adrienne la regardèrent sans trop d'étonnement, habituées qu'elles étaient aux singularités de son caractère. Georgette et Hébé se prirent même à sourire discrètement ; Florine, la grande belle fille brune et pâle, Florine sourit ainsi que ses jolies compagnes, mais un peu plus tard et pour ainsi dire par réflexion, comme si elle eût été d'abord et surtout occupée d'écouter et de retenir les moindres paroles de sa maîtresse, qui, fort intéressée à l'endroit de l'Adonis des bords du Gange, comme elle disait, continua la lecture de la lettre du régisseur :

« Un des compatriotes du prince indien, qui a voulu rester auprès de lui pour le soigner, m'a laissé entendre que le jeune prince avait perdu dans le naufrage tout ce qu'il possédait... et qu'il ne savait comment faire pour trouver le moyen d'arriver à Paris, où sa prompte présence était indispensable pour de grands intérêts... Ce n'est pas du prince que je tiens ces détails, il paraît trop digne, trop fier pour se plaindre ; mais son compatriote, plus communicatif, m'a fait ces confidences en ajoutant que son jeune compatriote avait éprouvé déjà de grands malheurs, et que son père, roi d'un pays de l'Inde, avait été dernièrement tué et dépossédé par les Anglais... »

« C'est singulier, » dit Adrienne en réfléchissant, « ces circonstances me rappellent que souvent mon père me parlait d'une de nos parentes qui avait épousé dans l'Inde un roi indien auprès duquel le général Simon, qu'on vient de faire maréchal, avait pris du service... » Puis s'interrompant, elle ajouta en souriant : « Mon Dieu, que ce serait donc bizarre !... il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent, et l'on dit que je suis originale ;... ce n'est pas moi, ce me semble, c'est la Providence qui, en vérité, se montre quelquefois très-excentrique. Mais voyons donc si ce pauvre Dupont me dit le nom de ce beau prince... »

« Vous excuserez sans doute notre indiscretion, mademoiselle ; mais nous aurions cru être bien égoïstes en ne vous parlant que de nos peines, lorsqu'il y a auprès de nous un brave et digne prince aussi très à plaindre... Enfin, mademoiselle, veuillez me croire ; je suis vieux, j'ai assez d'expérience des hommes ; eh bien ! rien qu'à voir la noblesse et la douceur de la figure de ce jeune Indien, je jurerais qu'il est digne de l'intérêt que je vous demande pour lui ; il suffirait de lui envoyer une petite somme d'argent pour lui acheter quelques vêtements européens, car il a perdu tous ses vêtements indiens dans le naufrage. »

« Ciel ! des vêtements européens !... » s'écria gaiement Adrienne. « Pauvre jeune prince ! Dieu l'en préserve, et moi aussi ! Le hasard m'envoie du fond de l'Inde un mortel assez favorisé pour n'avoir jamais porté cet abominable costume européen, ces hideux habits, ces affreux chapeaux qui rendent les hommes si ridicules, si laids, qu'en vérité il n'y a aucune vertu à

les trouver on ne peut moins séduisants... Il m'arrive enfin un beau jeune prince de ce pays d'Orient où les hommes sont vêtus de soie, de mousseline et de cachemire ; certes , je ne manquerai pas cette rare et unique occasion d'être très-sérieusement tentée... Ainsi donc , pas d'habits européens , quoi qu'en dise le pauvre Dupont... Mais le nom , le nom de ce cher prince ! Encore une fois , quelle singulière rencontre, s'il s'agissait de ce cousin d'au delà du Gange ! J'ai entendu dire, dans mon enfance , tant de bien de son royal père , que je serais ravie de faire à son fils bon et digne accueil... Mais voyons , voyons le nom... »

Adrienne continua :

« Si, en outre de cette petite somme , mademoiselle , vous pouviez être
« assez bonne pour lui donner le moyen , ainsi qu'à son compatriote, de ga-
« gner Paris, ce serait un grand service à rendre à ce pauvre jeune prince ,
« déjà si malheureux. Enfin, mademoiselle, je connais assez votre délicatesse
« pour savoir que peut-être il vous conviendrait d'adresser ce secours au
« prince sans être connue ; dans ce cas, veuillez, je vous prie, disposer de
« moi et compter sur ma discrétion ; si, au contraire, vous désirez le lui faire
« parvenir directement, voici son nom tel que me l'a écrit son compatriote :
« *le prince Djalma, fils de Kadja-Sing, roi de Mundi.* »

« *Djalma!* » dit vivement Adrienne en paraissant rassembler ses souvenirs ; « *Kadja-Sing!*... oui... c'est cela... voici bien les noms que mon père m'a souvent répétés... en me disant qu'il n'y avait rien de plus chevaleresque , de plus héroïque au monde que ce vieux roi indien, notre parent par alliance ;... le fils n'a pas dérogé , à ce qu'il paraît. Oui , *Djalma... Kadja-Sing...* encore une fois, c'est cela ; ces noms ne sont pas si communs, » dit-elle en souriant, « qu'on puisse les oublier ou les confondre avec d'autres... Ainsi *Djalma* est mon cousin. Il est brave et bon , jeune et charmant... Il n'a surtout jamais porté l'affreux habit européen... et il est dénué de toutes ressources ! C'est ravissant... c'est trop de bonheur à la fois... Vite... vite... improvisons un joli conte de fées... dont ce beau *prince Chéri* sera le héros... Pauvre oiseau d'or et d'azur égaré dans nos tristes climats ! qu'il trouve au moins ici quelque chose qui lui rappelle son pays de lumière et de parfums. » Puis s'adressant à une de ses femmes : « *Georgette*, prends du papier et écris , mon enfant. »

La jeune fille alla vers la table de bois doré où se trouvait un petit nécessaire à écrire, s'assit et dit à sa maîtresse : « J'attends les ordres de mademoiselle... »

Adrienne de Cardoville, dont le charmant visage rayonnait de joie , de bonheur et de gaieté , dicta le billet suivant, adressé à un bon vieux peintre, qui lui avait longtemps enseigné le dessin et la peinture , car elle excellait dans cet art comme dans tous les autres : « Mon cher Titien , mon bon Véronèse , mon digne Raphaël... vous allez me rendre un très-grand service, et vous le ferez , j'en suis sûre, avec cette parfaite obligeance que j'ai toujours trouvée en vous... Vous allez tout de suite vous entendre avec le savant artiste qui a dessiné mes derniers costumes du quinzième siècle. Il s'agit cette fois de costumes indiens modernes pour un jeune homme... Oui , monsieur , pour un jeune homme... Et d'après ce que j'en imagine ,

vous pourrez faire prendre mesure sur l'Antinoüs ou plutôt sur le Bacchus indien , ce sera plus à propos... Il faut que ces vêtements soient à la fois d'une grande exactitude , d'une grande richesse et d'une grande élégance ; vous choisirez les plus belles étoffes possible , tâchez surtout qu'elles se rapprochent des tissus de l'Inde ; vous y ajouterez pour ceintures et pour turbans six magnifiques châles de cachemire longs , dont deux blancs, deux rouges et deux orange ; rien ne sied mieux aux teints bruns que ces couleurs-là. Ceci fait (et je vous donne tout au plus deux ou trois jours) vous partirez en poste dans ma berline pour le château de Cardoville que vous connaissez bien ; le régisseur , l'excellent Dupont , un de vos anciens amis , vous conduira auprès d'un jeune prince indien nommé Djalma ; vous direz à ce haut et puissant seigneur d'un autre monde que vous venez de la part d'un *ami* inconnu , qui , agissant en frère , lui envoie ce qui lui est nécessaire pour échapper aux affreuses modes d'Europe... Vous ajouterez que cet ami l'attend avec tant d'impatience , qu'il le conjure de venir tout de suite à Paris ; si mon protégé objecte qu'il est souffrant , vous lui direz que ma voiture est une excellente dormeuse ; vous y ferez établir le lit qu'elle renferme , et il s'y trouvera très-commodément. Il est bien entendu que vous excuserez très-humblement l'ami inconnu de ce qu'il n'envoie au prince ni riches palanquins , ni même , modestement , un éléphant , car , hélas ! il n'y a de palanquins qu'à l'Opéra et d'éléphants qu'à la ménagerie : ce qui nous fera paraître étrangement sauvages aux yeux de mon protégé... Dès que vous l'aurez décidé à partir , vous vous remettrez rapidement en route , et vous m'amènerez ici , dans mon pavillon , rue de Babylone (quelle prédestination ! de demeurer rue de BABYLONE... voilà du moins un nom qui a bon air pour un Oriental), vous m'amènerez , dis-je , ici ce cher prince qui a le bonheur d'être né dans le pays des fleurs , des diamants et du soleil. Vous aurez surtout la complaisance , mon bon et vieil ami , de ne pas vous étonner de ce nouveau caprice , et de ne vous livrer surtout à aucune conjecture extravagante... Sérieusement , le choix que je fais de vous dans cette circonstance... de vous que j'aime , que j'honore sincèrement , vous dit assez qu'au fond de tout ceci il y a autre chose qu'une apparente folie... »

En dictant ces derniers mots , le ton d'Adrienne fut aussi sérieux , aussi digne , qu'il avait été jusqu'alors plaisant et enjoué. Mais bientôt elle reprit plus gaîment : « Adieu , mon vieil ami ; je suis un peu comme ce capitaine des temps anciens dont vous m'avez fait tant de fois dessiner le nez héroïque et le menton conquérant , je plaisante avec une extrême liberté d'esprit au moment de la bataille ; oui , car dans une heure , je livre une bataille , une grande bataille , à ma chère dévote de tante. Heureusement l'audace et le courage ne me manquent pas , et je grille d'engager l'action avec cette austère princesse. Adieu , mille bons souvenirs de cœur à votre excellente mme. Si je parle d'elle ici , entendez-vous , d'elle si justement respectée , c'est pour vous rassurer encore sur les suites de cet *enlèvement* à mon profit d'un charmant jeune prince , car il faut bien finir par où j'aurais dû commencer et vous avouer qu'il est charmant. Encore adieu... »

Puis s'adressant à Georgette : « As-tu écrit , petite ? — Oui , mademoiselle... — Ah !... ajoute en post-scriptum : « Je vous envoie un crédit à

vue sur mon banquier pour toutes ces dépenses; ne ménagez rien... vous savez que je suis assez *grand seigneur*... (il faut bien me servir de cette expression masculine, puisque vous vous êtes exclusivement approprié, tyrans que vous êtes, ce terme significatif d'une noble générosité.) »

« Maintenant, Georgette, » dit Adrienne, apporte-moi une feuille de papier, et cette lettre, que je la signe. »

Mademoiselle de Cardoville prit la plume que lui présentait Georgette, signa la lettre et y renferma un bon sur son banquier, ainsi conçu :

« On payera à M. Norval, sur son reçu, la somme qu'il demandera pour dépenses faites en mon nom.

« ADRIENNE DE CARDOVILLE. »

Pendant toute cette scène, et durant que Georgette écrivait, Florine et Hébé avaient continué de s'occuper des soins de la toilette de leur maîtresse, qui avait quitté sa robe de chambre et s'était habillée, afin de se rendre auprès de sa tante. A l'attention soutenue, opiniâtre, quoique dissimulée, avec laquelle Florine avait écouté Adrienne dicter sa lettre à M. Norval, on voyait facilement que, selon son habitude, elle tâchait de retenir les moindres paroles de mademoiselle de Cardoville.

« Petite, » dit celle-ci à Hébé, « tu vas à l'instant envoyer cette lettre chez M. Norval. »

Le même timbre argentin sonna au dehors. Hébé se dirigeait vers la porte pour aller savoir ce que c'était, et exécuter les ordres de sa maîtresse; mais Florine se précipita pour ainsi dire au-devant d'elle pour sortir à sa place, et dit à Adrienne : « Mademoiselle veut-elle que je fasse porter cette lettre? J'ai besoin d'aller au grand hôtel. — Alors, vas-y, toi; Hébé, vois ce qu'on veut, et toi, Georgette, cache cette lettre... »

Au bout d'un instant, pendant lequel Georgette cacheta la lettre, Hébé revint. « Mademoiselle, » dit-elle en rentrant, « cet ouvrier qui a retrouvé Lutine hier vous supplie de le recevoir un instant;... il est très-pâle... et il a l'air bien triste... — Aurait-il déjà besoin de moi?... Ce serait trop heureux, » dit gaiement Adrienne. « Fais entrer ce brave et honnête garçon dans le petit salon... et toi, Florine... envoie cette lettre à l'instant... » Florine sortit. Mademoiselle de Cardoville, suivie de Lutine, entra dans le petit salon, où l'attendait Agricol.



LE

JUIF ERRANT

PAR

EUGÈNE SÜE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon,
T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke,
Van der Hecht, etc.

TOME PREMIER.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1846